

MÉLANCOLIE ET PSYCHOSE ORDINAIRE

Sophie Marret-Maleval

Psychanalyste, membre de l'ECF

Professeur au département de psychanalyse de Paris 8

E-mail: sophie.marret@wanadoo.fr

En 1998, Jacques-Alain Miller introduisait le terme de « psychose ordinaire » pour évoquer les formes non déclenchées ou tempérées de la psychose, sur lesquelles la clinique contemporaine, dans le sillage du dernier enseignement de Lacan, a conduit à mettre l'accent¹. En effet la psychose est structure pour Lacan, conséquence de la forclusion du Nom-du-Père dont les effets peuvent se repérer dans un temps d'avant le déclenchement. Dans un récent article, J.-A. Miller précise : « la psychose ordinaire n'a pas de définition rigide » ; il la définit ainsi : peut-être que « la psychose ordinaire est une psychose qui n'est pas manifeste jusqu'à son déclenchement »². La psychose ordinaire s'oppose à l'extraordinaire des formes déclenchées.

Lacan réduit, dans son dernier enseignement, le Nom-du-Père au noyau du symptôme – soit à une fonction de nomination du réel – à partir duquel se nouent les éléments de la structure du sujet (réel, symbolique et imaginaire). Son intérêt pour Joyce le conduisit en outre à rompre plus encore avec toute conception déficitaire de la psychose, en mettant l'accent sur les possibilités offertes au sujet de remédier à la forclusion initiale. Il ouvrait ainsi la voie de l'ordinaire de la psychose, dont les grandes formes psychiatriques ne sont plus que des réalisations particulières.

J.-A. Miller invite à un repérage plus fin de la structure en l'absence de signes cliniques apparents de déclenchement, sans phénomènes élémentaires, par exemple. L'enjeu est d'importance, car si la clinique du *sinthome* gomme les différences entre névrose et psychose, elle ne les abolit pas pour autant ; l'incidence du repérage de la structure sur la conduite de la

1. *La psychose ordinaire. La convention d'Antibes*, Paris, Seuil / Agalma, coll. Le Paon, (dir.) Miller J.-A., 1998.

2. Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 41 & 44.

cure reste essentielle. Dès lors, les particularités des éléments diagnostiques de la mélancolie s'avèrent un repère diagnostique précieux.

La psychose contemporaine

Le dernier enseignement de Lacan nous convie à affiner nos outils. Il a contribué à une extension considérable du champ de la psychose, dans ses formes les plus variées, de la simple *clocherie* de l'être aux grandes formes psychiatriques, tandis que la psychose venait se ranger dans ses formes discrètes au rang de drame ordinaire, se trouvant aussi banalisée. « En fin de compte, note J.-A. Miller, nous nous sommes mis sous le signe d'une sorte de clinique du capiton généralisé ». Il en vient ainsi à opposer deux modèles de la psychose, la forme chêne et la forme roseau : « Disons que lorsque le symptôme est du modèle chêne, quand la tempête arrive le déclenchement est patent. Lorsque la structure tient plutôt sous l'aspect roseau, que le sujet a élaboré un symptôme en glissade, à la dérive, le cas ne prête pas à un franc déclenchement. [...] Les psychoses ordinaires sont principalement de type roseau »³.

Si l'affinement conceptuel du dernier enseignement de Lacan a conduit à un repérage plus fréquent du modèle roseau, qui fait souvent l'ordinaire de notre clinique, et si les neuroleptiques ont contribué à gommer les manifestations aiguës des psychoses, il semble que la prévalence actuelle du modèle roseau sur celui du chêne résulte également du changement de discours à notre époque.

L'époque n'est plus à un réglage sur l'Autre, mais plutôt sur le particulier du symptôme. C'est ainsi que J.-A. Miller peut affirmer : « ce qui est cohérent avec l'époque de l'Autre qui n'existe pas [celle du défaut de garantie de la vérité et du déclin des idéaux], c'est la psychose ordinaire » – soit la voie du bricolage, du capitonage de la fuite du sens. La psychose ordinaire, « c'est la psychose à l'époque de la démocratie »⁴, note encore Éric Laurent. « Quand nous disons “psychose ordinaire”, poursuit-il, nous ne nous attachons plus seulement aux grandes exceptions qui ont constitué la clinique du regard et la première clinique psychanalytique »⁵. Un autre appui diagnostique est requis, fourni par l'abord lacanien du langage, relève-t-il, plaçant l'accent sur la fuite du sens. Il est frappant de constater, néanmoins, la fréquence de la convocation de la mélancolie en lien avec la psychose ordinaire, dans ce volume issu de la conversation d'Antibes.

3. *La psychose ordinaire, op. cit.*, p. 275 & 276.

4. *La psychose ordinaire, op. cit.*, p. 258.

5. *Ibid.*, p. 259.

Le modèle de la mélancolie

J.-A. Miller, suivant Hubertus Tellenbach et Karl Kraus, et citant le rapport de la section clinique d'Aix-Marseille du volume de la convention d'Antibes, y évoque « le copiage d'une sorte d'idéal, non pas du moi, mais d'une norme sociale » dans la mélancolie. Les auteurs notent que les personnalités pré-mélancoliques sont « plus facilement typifiées et reconnaissables dans les cultures où les normes sociales sont plus clairement définies, voire imposées, comme c'est le cas au Japon et en Allemagne » ; J.-A. Miller en conclut : « c'est une notation fort utile : à partir du moment où les normes se diversifient, on est évidemment à l'époque de la psychose ordinaire. Ce qui est cohérent avec l'époque de l'Autre qui n'existe pas, c'est la psychose ordinaire »⁶.

Au défaut de la tenue phallique répond la suridentification à une norme. É. Laurent poursuit : « Je trouve fécond de prendre la notion de suridentification dans le cadre général de la psychose ordinaire. En un sens, ces travaux confortent l'idée que l'identification dans la mélancolie s'aborde de la même façon que dans les autres psychoses, avec suridentification de traits parfaitement normaux. En un autre sens, la suridentification normale souligne que la norme d'identification est folle. »⁷ Du fait même de cette folie de la norme d'identification relevée par É. Laurent, la possibilité d'une normalisation de la psychose se dégage, par la voie de la suridentification à des traits spécifiques d'une norme sociale, soit à la « capture dans l'imaginaire d'une série de traits [...] qui donnent une cohésion imaginaire au sujet pré-mélancolique », capture susceptible « d'endiguer le débordement de jouissance »⁸.

Dans *Le sinthome*, Lacan met l'accent, en ce qui concerne Joyce, sur le défaut de sa tenue phallique, associée au dénouage de l'imaginaire auquel l'écrivain a suppléé par son art. L'absence de déclenchement chez celui-ci nous porte à considérer qu'il relève de la psychose ordinaire. Si la clinique borroméenne nous conduit à une appréhension plus fine de la psychose à partir des effets subtils d'un nouage défectueux des éléments de la structure, Lacan place en particulier l'accent dans ce Séminaire sur la manière dont le détachement de l'imaginaire affecte l'identification. C'est d'ailleurs par une suridentification à l'artiste, que l'on repère dans *Portrait de l'artiste*, que Joyce procède au « raboutage de l'Ego », soit suppléée au défaut de la représentation de lui-même⁹.

6. *Ibid.*, p. 260.

7. *Ibid.*

8. Castanet H. & De Georges P., « Branchements, débranchements, rebranchements », *La psychose ordinaire*, *op. cit.*, p. 40.

9. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 149-150.

C'est en ce sens que le modèle de la mélancolie s'avère intéressant à rapprocher de la psychose ordinaire, comme repère diagnostique. Il ne s'agit pas tant d'énoncer, comme le fait François Morel dans la Convention d'Antibes que « la mélancolie est [...] une psychose ordinaire »¹⁰, mais plutôt de souligner comment la psychose ordinaire masque souvent une position mélancolique pouvant conduire à penser le fond mélancolique de toute psychose.

H. Tellenbach, psychiatre d'orientation phénoménologique cherchant à dégager les structures de la conscience, relevait la proximité de la mélancolie avec la névrose obsessionnelle, notamment par l'attachement des sujets mélancoliques à l'ordre et la propreté, ainsi que par leur sens du devoir et leur sérieux. L'état pré-mélancolique s'avère ainsi parfois difficilement discernable de la névrose. Soulignant qu'Abraham et Freud constatent « la parenté structurale des maniaco-mélancolies avec les névrosés obsessionnels », H. Tellenbach indique : « Que le *typus melancholicus* [...] présente des éléments qui relèvent de la sphère de l'obsession, c'est incontestable. Allons plus loin : en anticipant sur les développements ultérieurs, on peut constater que du dossier des états d'obsession, aujourd'hui encore assez informe, il est possible de dégager un *typus* d'obsédé qui [...] est analogue au *typus melancholicus*. Je pense aux phobies d'impulsion [...] sous leurs différentes formes »¹¹. H. Tellenbach s'attache d'ailleurs à la définition d'un type mélancolique, plutôt qu'aux formes déclenchées de la maladie, type qu'il définit ainsi : « Nous entendons donc par *typus* mélancolique le genre de nature constituée par une certaine structure, repérable de façon empirique, qui obéissant à son potentiel, incline vers le champ de gravitation de la mélancolie. »¹² En d'autres termes, il fait du type mélancolique une entité – une nature, voire une structure –, aux manifestations discrètes dans les formes pré-mélancoliques et qui présente un caractère banal semblable à celui de la névrose.

Freud indique pour sa part : « La mélancolie dont le concept est défini, même dans la psychiatrie descriptive, de façon variable, se présente sous des formes cliniques diverses dont il n'est pas certain qu'on puisse les rassembler en une unité, et parmi lesquelles certaines font penser plutôt à des affections somatiques qu'à des affections psychogènes. »¹³ Si la forme déclenchée est suffisamment caractéristique pour ne pas laisser douter de la psychose, l'état pré-mélancolique, ou le type mélancolique d'H. Tellenbach, nous enseigne sur les éléments diagnostiques de la psychose non-déclenchée ou psychose ordinaire. J.-A. Miller précise, pour sa part, qu'il a introduit le terme de « psychose ordinaire » pour rendre compte des difficultés

10. *La psychose ordinaire, op. cit.*, p. 270.

11. Tellenbach H., *La mélancolie*, Paris, PUF, 1979, p. 98.

12. *Ibid.*, p. 96.

13. Cité par Tellenbach H., *op. cit.*, p. 147.

rencontrées par les cliniciens à trancher entre psychose et névrose : « si vous ne reconnaissez pas la structure très précise de la névrose du patient, vous pouvez parier ou vous devez essayer de parier que c'est une psychose dissimulée, une psychose voilée »¹⁴. Le questionnement diagnostique ouvert par le type mélancolique, rejoint celui qui s'avère sous-jacent à l'introduction du terme de « psychose ordinaire ».

Dans une description très précise, H. Tellenbach caractérise ainsi le *typus melancholicus* à partir d'éléments diagnostiques que l'on peut regrouper en trois orientations majeures. Il relève, à la suite de Freud, les troubles de l'identification du sujet mélancolique et pré-mélancolique : son identification narcissique avec l'objet aimé (qu'il reprend d'Abraham et Freud), le sentiment de « communauté symbiotique » avec l'autre par lequel « la souffrance d'autrui est votre propre souffrance, et la maladie de l'autre vous rend parfois malade avec lui »¹⁵. Il note la sensibilité de ces sujets, qui dépasse la moyenne, ainsi que leurs difficultés à se séparer, de leur fille pour les femmes notamment. Il lie cette extrême sensibilité à la place que tiennent pour ses sujets le sentiment de la faute et la sensibilité au jugement d'autrui. L'on sait que la mélancolie déclenchée se caractérise notamment par des auto-reproches qui semblent, soit énigmatiques, soit excessifs à l'entourage.

H. Tellenbach pointe, par ailleurs, les stratégies déployées par ces sujets pour remédier à ces troubles de l'identification primordiale, pour « tenir en ordre *le fond* de l'homme »¹⁶ : l'hyper-normalité, l'hypertrophie du devoir qui les conduit souvent à exercer une masse de travail supérieure à la moyenne avec l'impression constante de ne jamais en faire assez, l'« identité immuable de l'être et du paraître »¹⁷, la pente à « exécuter sans recul un rôle prescrit »¹⁸, soit la suridentification à une norme. K. Kraus, rappelle H. Tellenbach, note que le sujet maniaco-dépressif « ne peut plus se défaire de cette aliénation dans un rôle ou dans l'anonymat »¹⁹. Cette description précise montre que Tellenbach met nettement l'accent sur les troubles de l'imaginaire et ceux de l'identification primordiale.

Il note enfin que pour le sujet mélancolique, « il manque un contenu à la vie », et ajoute : « on ne peut être soi-même son propre contenu »²⁰. Il situe là les conséquences de la non extraction de l'objet qui fait défaut pour orienter l'existence du sujet, ce qui retentit dans le

14. Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *op. cit.*, p. 42.

15. Tellenbach H., *op. cit.*, p. 158.

16. *Ibid.*, p. 137.

17. Cité par Tellenbach H., *op.cit.*, p. 186.

18. *Ibid.*, p. 188.

19. *Ibid.*, p. 185.

20. *Ibid.*, p. 128.

champ du sens. Lacan relève que « l'énigme, c'est le comble du sens »²¹ : le détachement de l'imaginaire laisse Joyce en proie à la perplexité, comme en attestent ses épiphanies dont la signification échappe – la signification étant ce qui tranche et fait choix dans l'ambiguïté du sens, et qui ressortit de la conjonction du symbolique et de l'imaginaire. Freud insiste ainsi sur le caractère d'énigme de l'inhibition mélancolique²² ; il laisse déjà entendre que les troubles de l'imaginaires affectent le sens.

La mélancolie freudienne

Dans « Deuil et mélancolie », Freud caractérise la mélancolie par une dépression profondément douloureuse, la suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité, la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifestent en auto-reproches ou auto-injures pouvant aller jusqu'à l'attente délirante du châtiement. Il différencie la mélancolie du deuil à partir du manque d'estime de soi, qui fait défaut dans le deuil²³. La mélancolie est rapportée à la perte d'un objet aimé ou à une perte d'une nature plus morale.

Freud constate qu'il est parfois difficile de reconnaître ce qui a été perdu. Il indique que la perte de l'objet est « soustraite à la conscience ». Il insiste alors sur la diminution extraordinaire du sentiment d'estime de soi, sur « un immense appauvrissement du moi » : « Dans le deuil, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même »²⁴. Le moi est tenu pour dépourvu de valeur. Il relève que la perte concerne le moi. Freud situe pareillement au principe de la mélancolie un déficit des identifications imaginaires. Il relève, par ailleurs, la part de jouissance convoquée quand il souligne comment la fonction de la honte devient inopérante, quand le sujet « s'épanche auprès d'autrui de façon importune, trouvant satisfaction à s'exposer à nu » : « c'est l'aversion morale du malade à l'égard de son propre moi qui vient au premier plan »²⁵. Freud décrit alors ainsi le processus qui conduit à l'accablement mélancolique :

Il n'est [...] pas difficile de reconstruire ce processus. Il existait d'abord un choix d'objet, une liaison de la libido à une personne déterminée ; sous l'influence d'un préjudice réel ou d'une déception de la part de la personne aimée, cette relation fut ébranlée. Le résultat ne fut pas celui qui aurait été normal, à savoir un retrait de

21. Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 13 novembre 1973, inédit.

22. Freud, « Deuil et mélancolie », *Métopsiologie*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1968, p. 152.

23. *Ibid.*, p. 148-149.

24. *Ibid.*, p. 151 & 152.

25. *Ibid.*, p. 154.

la libido de cet objet et son déplacement sur un nouvel objet, mais un résultat différent, qui semble exiger pour se produire plusieurs conditions. L'investissement d'objet s'avéra peu résistant, il fut supprimé, mais la libido libre ne fut pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi. Mais là, elle ne fut pas utilisée de façon quelconque : elle servit à établir une identification du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné²⁶.

Freud relève alors que « l'identification narcissique avec l'objet devient le substitut de l'investissement d'amour »²⁷. Il note à nouveau la part de jouissance impliquée dans le processus, quand il énonce que « la torture que s'inflige le mélancolique et qui, indubitablement, lui procure de la jouissance, représente, comme le phénomène correspondant dans la névrose obsessionnelle, la satisfaction des tendances sadiques haineuses qui, visant un objet, ont subi de cette façon un retournement sur la personne propre ». Ainsi, la maladie devient parfois un moyen de torturer l'entourage du sujet sans avoir à leur manifester d'hostilité ouverte²⁸. « Seul ce sadisme vient résoudre l'énigme de la tendance au suicide qui rend la mélancolie si intéressante – et si dangereuse », ajoute Freud. Il précise que « Le moi ne peut se tuer lui-même que lorsqu'il peut se traiter lui-même comme un objet », et que, dans cet état, le moi est « écrasé par l'objet »²⁹.

É. Laurent souligne que pour Freud, le mélancolique ne s'identifie pas tant à un objet imaginaire qu'à la Chose [*das Ding*], ce qui est déductible de la distinction faite entre l'identification narcissique et l'identification hystérique. « Freud souligne que l'identification narcissique qu'il voit à l'œuvre dans la mélancolie est la même, en son principe, que celle qu'il désigne dans la schizophrénie. L'objet, en tant qu'il est abandonné par le sujet, ne relève plus de la catégorie de *Sachen*, c'est un objet qui vient en place de *das Ding*, de la chose toujours déjà perdue »³⁰. É. Laurent relève que la seconde version que Freud donne de l'identification mélancolique dans « Le moi et le ça »³¹, comme identification au père mort, n'est pas antinomique à cette première version : « Il nous faut pour cela reconnaître dans la modalité spécifique d'identification au père en jeu dans les psychoses, ce que Lacan a isolé sous le nom de forclusion du Nom-du-Père, désignant le régime d'identification qui a alors lieu. C'est ce mécanisme signifiant même qui permet cette modalité de retour de la jouissance

26. *Ibid.*, p. 157-158.

27. *Ibid.*, p. 158.

28. *Ibid.*, p. 162.

29. *Ibid.*, p. 162 & 163.

30. Laurent É., « Mélancolie, douleur d'exister, lâcheté morale », *Ornicar ?*, n° 47, octobre-décembre 1988, p. 12.

31. Cf. Freud S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, coll. Petite bibliothèque Payot, 1968.

qu'est la Chose qui tombe sur le moi. C'est de la forclusion du Nom-du-Père que se dénude le rapport à la chose »³².

Ainsi la logique freudienne nous conduit-elle à situer la mélancolie comme caractérisée par une défaillance de l'imaginaire, indice d'une carence de la chasuble phallique qui recouvre l'être, conséquence de la forclusion du Nom-du-Père.

Avec Lacan

É. Laurent, montrant qu'« il y a bien une théorie de la mélancolie dans l'enseignement de Jacques Lacan », souligne que dès les « Complexes familiaux »³³, Lacan situe la psychose maniaco-dépressive « dans la clinique différentielle des psychoses » comme un trouble du narcissisme. « Environ dix ans plus tard, indique-t-il, en 1946, cet accent est radicalement modifié par la référence directe à la pulsion de mort freudienne qui écarte définitivement les repères jaspersiens »³⁴. Dans ce même article, É. Laurent poursuit l'exploration de la trajectoire de Lacan et indique notamment comment, en 1963, il « précisera les rapports du narcissisme avec le fantasme » : « Le sujet mélancolique, par la traversée de l'image qu'il effectue dans l'impulsion suicide, est présenté comme l'exemple même de l'impulsion à rejoindre son être : “comme cet objet *a* est d'habitude masqué derrière l'image du narcissisme, c'est là ce qui nécessite pour la mélancolique de passer au travers de sa propre image, de pouvoir atteindre cet objet *a* dont la commande lui échappe, dont la chute l'entraînera dans la précipitation suicide”. » Enfin, en 1973, dans *Télévision*, Lacan définit la manie à partir du rejet de l'inconscient, le retour de « ce qui est rejeté du langage ». Elle est retour d'une jouissance dans le réel corrélative de la non-extraction de l'objet *a*.

Autrement dit, tout au long de son parcours concernant la mélancolie, Lacan part de la chute des identifications imaginaires, pour mettre enfin l'accent sur l'identification à l'objet réel, « hors de toute ponctuation phallique »³⁵. Il retrouve les traces freudiennes et précise la nature de l'identification mélancolique à l'objet.

Si l'on suit la description donnée par H. Tellenbach du *Typus Melancholicus*, tout concourt en effet à spécifier la mélancolie à partir d'un défaut de la tenue phallique et de ses

32. Laurent É., « Mélancolie, douleur d'exister, lâcheté morale », *op. cit.*, p. 13.

33. Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

34. Laurent É., « Mélancolie, douleur d'exister, lâcheté morale », *op. cit.*, p. 8.

35. *Ibid.*, p. 15.

conséquences. En dehors des manifestations de la mélancolie sous sa forme déclenchée³⁶, il est possible de saisir le paramètre fondamental de la position mélancolique, incluant les formes non déclenchées, à partir d'un défaut de la tenue phallique et d'une défaillance de la marque du trait unaire sur l'objet – conséquence de la forclusion du Nom-du-Père et qui révèle l'identification du sujet à l'objet *a*.

C'est en ce sens que l'on peut évoquer le fond mélancolique de toute psychose. L'identification à l'objet est l'une des conséquences de la forclusion et se laisse discerner sous bien des formes dans la plupart des psychoses, y compris la paranoïa et la schizophrénie, où elle devient manifeste quand les défenses chutent. Elle est le centre diagnostique de la mélancolie. C'est ainsi que l'on peut comprendre que les éléments diagnostiques de la mélancolie sont des repères majeurs pour discerner la psychose ordinaire, en dehors des manifestations secondaires de sa forme déclenchée.

De la mélancolie à la psychose ordinaire

Bien des cas de psychose ordinaire se présentent en faisant porter l'accent sur la question de l'être plutôt que du désir, dans une constellation de petits signes discrets qui attestent de la carence de la fonction phallique, sans phénomènes élémentaires manifestes. Le repérage de la position d'objet du sujet est en ce cas précieux – mais parfois difficile, tant elle reste masquée par des identifications imaginaires – ; elle ne peut se saisir qu'à condition de rester attentif à la nature de la plainte du sujet, mais aussi aux autres éléments évocateurs de la psychose. L'un de ceux-ci, dans la mélancolie, me semble être le rapport au sens, comme le relève Freud qui soulève le caractère énigmatique de l'inhibition mélancolique, ou H. Tellenbach, qui évoque le sentiment de perte du sens de l'existence. Une certaine perplexité prévaut soudain, un rapport particulier du sujet au sens, un caractère d'énigme de la vie, une difficulté à faire sienne son histoire dont il parle avec un détachement teinté d'inaffectivité, un engluement dans une difficulté présente hors de toute saisie dans une causalité.

Mme A. se plaignait ainsi du surgissement d'angoisses qu'elle ne pouvait relier à rien. Une bonne partie du travail avec elle consista à rechercher le détail qui avait fait surgir l'angoisse et à mettre du sens sur ce qui lui arrivait. Mais il était notable que si cette appropriation de l'expérience dans le sens avait un effet d'apaisement, elle était à chaque fois à recommencer, ne suffisant pas à permettre au sujet de s'en saisir, lorsque survenait une

³⁶. Freud en souligne la diversité : « la mélancolie dont le concept est défini, même dans la psychiatrie descriptive, de façon variable, se présente sous des formes cliniques diverses dont il n'est pas certain qu'on puisse les rassembler en une unité », « Deuil et mélancolie », *op. cit.*, p. 147.

condition similaire à celle qui avait précédemment provoqué l'angoisse (elle avait pourtant fait de très longues études, si bien que cette difficulté ne pouvait être mise au compte d'un manque de moyens intellectuels). Il fallait la rencontre et mes questions pour que le circuit du sens reprenne, jusqu'à ce que les conditions qui suscitaient les états propres à l'émergence des crises aient pu être écartées.

Par ailleurs, la présence de la culpabilité, conduisant à l'interrogation de l'implication que le sujet peut prendre dans ce qui lui arrive, est fréquente dans les tableaux de psychose ordinaire, prêtant souvent à confusion diagnostique. À cet égard, il me semble important de ne pas confondre la manifestation d'une division subjective (qui signe l'émergence de l'inconscient), avec une tendance discrète à l'auto-reproche, indice de l'identification mélancolique à l'objet.

J.-A. Miller situe trois registres dans lesquels repérer les indices de psychose ordinaire : une externalité sociale, une externalité corporelle et une externalité subjective. Concernant l'externalité sociale, il indique : « le plus clair des indices se trouve dans la relation négative que le sujet a à son identification sociale. Quand vous devez admettre que le sujet est incapable de conquérir sa place au soleil, d'assumer sa fonction sociale »³⁷, mais il ajoute : « vous devez aussi être sur le qui-vive face aux identifications sociales positives dans la psychose ordinaire. Disons, quand ces sujets investissent trop dans leur boulot, leur position sociale, quand ils ont une identification bien trop intense à leur position sociale »³⁸. Il rejoint là la problématique de la suridentification à un rôle social relevé par Kraus et Tellenbach.

Il relève par ailleurs l'externalité du sujet psychotique avec son corps, soit le défaut de tenue phallique que Lacan notait chez Joyce, et dont J.-A. Miller souligne qu'il peut s'avérer parfois artificiellement compensé (piercing, tatouage, mode, etc.).

Enfin, il insiste sur l'expérience du vide, de la vacuité que l'on rencontre souvent dans la psychose ordinaire, soulignant que cette expérience diffère du vide rencontré dans la névrose par sa nature non dialectique et sa fixité. Il insiste sur l'identification avec l'objet *a* comme déchet. Il situe comme corrélat de l'externalité subjective le rapport au langage, indiquant notamment que le sujet peut se défendre d'une identification au déchet par un maniérisme de la langue. Il évoque enfin un rapport spécifique aux idées, qu'il ne développe pas.

La déclinaison de ces trois externalités retrouve encore les points saillants de la mélancolie : défaut de tenue phallique, chute des identifications imaginaires, identification à l'objet *a*, entraînant des effets au niveau du sens et du langage, souvent masqués dans la

37. Miller, « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Retour sur la psychose ordinaire*, op. cit., p. 45.

38. *Ibid.*, p. 45.

psychose ordinaire par des artifices. Alexandre Stevens précise que le réglage sur l'identification imaginaire est une caractéristique possible de la psychose ordinaire³⁹, souvent rencontrée.

J'ai pu constater que les éléments diagnostiques de la mélancolie furent une aide particulièrement précieuse dans le cas de sujets pour lesquels l'investissement dans de longues études avait permis un étayage, sans qu'aucun trouble précis ne se manifeste (si ce n'étaient des épisodes dépressifs antérieurs). Ceux-ci venaient à la faveur d'une maternité, du début de leur vie professionnelle, de l'affirmation d'un choix professionnel, ou encore d'une confrontation à la vie amoureuse retardée par les études : des éléments impliquant une mise en jeu du désir ou une prise de responsabilité.

Si bien des névrosés peuvent entamer une cure dans des conditions similaires, il est important de garder à l'esprit comment la suridentification à une norme peut aussi venir compenser une défaillance de l'identification primordiale et de la tenue phallique qui devient apparente quand le sujet se trouve au pied du mur d'une décision importante. Il convient également de saisir comment l'engagement dans un apprentissage peut masquer la carence de la signification phallique et, enfin, de ne pas risquer de confondre avec la division du sujet une certaine facilité à se remettre en question, relevant de discrets auto-reproches.

Le transfert en ce cas ne s'engage pas tant sur une supposition de savoir sur l'inconscient que sur une demande de soutien, qui tend à le décoller de son identification à l'objet et à s'opposer au laisser tomber, visant une régulation de la jouissance. La mise en fonction du sens, la construction ou un certain usage du langage, peuvent également contribuer à restaurer l'imaginaire défaillant.

Si la psychose ordinaire présente un empan plus large que celui de la mélancolie⁴⁰, la forme *princeps* de celle-ci constitue néanmoins une boussole diagnostique précieuse de la psychose ordinaire, révélant des points de fragilité majeurs de la structure, ainsi que les modalités de leur compensation.

39. Stevens A., « Mono-symptômes et traits de psychose ordinaire », *Retour sur la psychose ordinaire, op. cit.*, p. 62.

40. Jean-Claude Maleval en donne une description précise à partir des troubles de l'imaginaire, du symbolique et du réel, cf. « Éléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire », texte inédit téléchargeable en ligne à l'adresse suivante <http://w3.erc.univ-tlse2.fr/seminaires.html>